



L'ANTI-Romantique,

REVUE THÉÂTRALE ET LITTÉRAIRE,

PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES.

CE JOURNAL N'ADMET POINT
D'ANNONCES PAYÉES.

On ne croyait pas alors qu'il fallût débiter des vers enchanteurs comme la prose la plus commune; que la familiarité triviale fût de la vérité; que l'expression eût besoin de la multiplicité des gestes; que, pour être vraie, elle dût toujours être violente.

(LAHARPE.)

BUREAU DU JOURNAL chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n^o 32. On s'abonne aussi chez VENTE, libraire, rue du Marché-Saint-Honoré, n^o 5, et chez DELAUNAY, au Palais-Royal.

Prix de l'abonnement: Pour 3 mois, 2 fr.; pour 6 mois, 4 fr.; pour l'année, 8 fr. (50 cent. en sus par trimestre pour les départemens).

Mesdemoiselles Taglioni et Noblet.

Si j'étais, comme ces dames, une divinité de théâtre, habituée à l'encens des coulisses, aux bouquets et aux louanges parfumées du beau monde, je vivrais comme elles dans une atmosphère d'illusions et de gracieux mensonges; comme elles, j'habiterais un monde couleur de rose; j'ouvrirais mon âme tout entière à la douce musique des éloges qui me seraient prodigués, soit gratis, soit pour mon argent; je fermerais hermétiquement mes deux oreilles aux propos injurieux de la critique la plus artistement lénifiée. Entourée d'un rempart de flatteurs, j'empêcherais la vérité de pénétrer jusqu'à moi, et je la consignerai à ma porte. Tout ce que je ferais serait bien fait; tout ce que je danserais serait bien dansé; je ne pourrais faire un pas sans entendre un essaim de jolis jeunes gens et de femmes aimables bourdonner gracieusement autour de moi un agréable murmure de paroles mielleuses et caressantes. Les journaux, ces puissans auxiliaires du talent, ne cesseraient de me prôner, et feraient mousser, comme on dit, la plus simple de mes pirouettes. Ceux qui se montreraient plus récalcitrans et qui désireraient se vendre, je les achèterais, et je paierais chèrement leurs complaisances; car je serais assez riche pour le faire, et l'éloge, pour être payé, n'en exercerait pas moins une titillation charmante sur les fibres de mon cerveau. A force de m'entendre citer comme un type de perfection presque idéale, j'arriverais à regarder le public comme mon serviteur, comme un vassal de mes talens, et peut-être croirais-je rendre un service à mon directeur, quand je voudrais bien avoir la complaisance de danser; complaisance qui serait de ma part une largesse, et qui ne me rapporterait que 1,000 francs par soirée (excusez du peu!).

Mais que deviendrais-je si, parmi toutes ces couronnes de roses, il se trouvait par hasard une légère épine; si, du sein de ces enchantemens et de ces illusions de théâtre, j'entendais parvenir à mon oreille le bruit aigu

des sifflets qui me rappellerait du ciel sur la terre, et me ferait descendre des hauteurs d'un Olympe imaginaire aux prosaïques réalités de ce bas monde? Tant il est vrai que l'impiété ne respecte rien, pas même les divinités de l'Opéra!

Pour le coup, je n'y tiendrais pas; ce procédé brutal m'indignerait; tout ce qu'il y aurait en moi de tendre et de délicat se révolterait à la fois pour mieux ressentir un tel outrage; ce sifflet me resterait huit jours dans l'oreille, et je l'entendrais avec dépit résonner dans mon cœur.

Oui, je serais ainsi; et, qui plus est, je resterais huit jours sans paraître, pour infliger au public une correction digne de l'offense.

Mesdemoiselles Taglioni et Noblet ont un meilleur esprit, et nous ne prétendons point ravalier ces deux aériennes divinités au niveau de nous autres mortels, lourds et grossiers personnages formés du limon de la terre. Mesdemoiselles Taglioni et Noblet n'ont sans doute aucune des faiblesses que nous aurions à leur place. Le bruit des sifflets n'a pas même effleuré leurs oreilles; il a passé sans qu'elles daignassent s'en apercevoir.

Quoi qu'il en soit, mademoiselle Taglioni est restée huit jours sans se montrer. Les mauvais plaisans ont dit qu'elle boudait; mais on ne les croit pas. N'avaient-ils pas dit aussi que la scène des sifflets n'était qu'une comédie arrangée d'avance? Fi les médisans! peut-on calomnier d'une manière moins vraisemblable? Mademoiselle Taglioni et mademoiselle Noblet dansent toutes deux à ravir, mais elles ne jouent pas la comédie. Elles n'ont pas besoin, pour plaire, de se donner un air de persécutées et de victimes; les rôles de déesses sont les seuls qui leur conviennent. Elles ont été véritablement sifflées, et ce manque de politesse n'a pu les émouvoir.

Toutefois, nous le répétons, mademoiselle Taglioni est restée huit jours sans paraître: ce qu'il n'est pas permis d'attribuer à un accès de susceptibilité impossible. F. L.



THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE.

La première représentation du *Revenant*, annoncée pour mardi dernier, n'a pu avoir lieu. Il paraît qu'à la répétition générale on a reconnu la nécessité de faire des changemens au *poème*, pour le mettre en rapport avec la musique de M. Gomis, qu'on dit charmante et pleine d'idées originales. Ce remaniement de la pièce occasionne un retard de quelques jours. On pense que l'apparition du *Revenant* aura lieu dans le courant de cette semaine. Une pièce nouvelle est en ce moment un besoin pour l'Opéra-Comique, et l'on fera bien de se hâter pour ne pas laisser passer la saison des recettes sans offrir un nouveau stimulant à la curiosité publique. Heureusement les espérances ne manquent pas pour cet hiver. Au *Revenant* succèdera la pièce de M. Scribe et de M. Auber, laquelle est en répétition, et sera vraisemblablement représentée au commencement de février : c'est une belle et bonne chance qu'une pièce de ces messieurs.

Mais pourquoi cet abandon total de l'ancien répertoire? d'où vient qu'on ne joue plus même *Joconde*, *le Calife*, *Une Folie*, etc.? d'où vient que pas un seul des ouvrages de Méhul n'est au courant du répertoire? d'où vient que, parmi les premières pièces d'Auber, il y en a plusieurs qui ne sont plus représentées? Nous ne cesserons de répéter que les ouvrages nouveaux ne peuvent pas constituer seuls le répertoire d'un théâtre, et qu'il est des chefs-d'œuvre anciens qu'un établissement consacré à l'art ne saurait abandonner, sans renier ses plus beaux titres.

Heureusement pour l'Opéra-Comique, *le Pré aux Clercs* a rempli tous ses vides. Cet ouvrage, si souvent représenté, n'a point encore perdu sa vertu attractive. Mais peut-être conviendrait-il de le laisser reposer quelque temps, pour le reprendre ensuite avec une sorte d'éclat.

THÉÂTRE NAUTIQUE.

L'une des plus belles découvertes de notre siècle, c'est, au dire de M. Sue, *la littérature maritime*. Cette nouvelle branche de commerce forme une industrie à part, une spécialité nécessaire née des besoins moraux et du développement artistique de l'époque (style à la mode). Il est certain que le siècle n'aurait pas pu marcher, s'il ne se fût appuyé sur le bras de M. Sue, et que sans M. Corbière du Havre, la littérature française allait rester en chemin. Grâce à l'expérience maritime de ces messieurs, une foule de jolis petits jurons et quelques centaines de mots techniques fort agréablement inintelligibles pour le lecteur, se sont introduits dans le roman pour l'*originaliser* et pour l'enduire d'un nouveau vernis de couleur locale.

Le roman maritime était une invention réservée à notre époque, si singulièrement *progressive* en littérature. Il ne nous manque plus maintenant que le drame maritime, la comédie maritime, le vaudeville maritime, le ballet maritime. Patience! tout cela peut venir avec le temps. Nous appelons de tous nos vœux ces perfectionnemens artistiques.

En attendant, nous allons avoir à Paris (salle Ventadour) un théâtre qui prend le nom de *Nautique*, et qui promet de justifier son titre par l'emploi de l'eau et par une représentation fidèle des événemens qui se passent sur mer.

Vous dire au juste ce que sera le Théâtre Nautique eût été chose embarrassante pour nous, si l'on n'avait eu l'aimable précaution de nous faire passer le prospectus. Nous y avons trouvé quelques renseignemens sur le but et l'objet de la nouvelle entreprise. En le lisant, une chose nous a surtout paru digne de remarque, c'est qu'au Théâtre Nautique les acteurs ne parleront pas : il paraît que tout doit être en tableaux et en pantomime. Si l'on ne parle ni ne chante, on ne dira point de sottises; on ne fera point de galimatias; on ne louera point la débauche comme un acte de force et d'énergie morale; on n'insultera point à la pudeur des dames par d'obscènes couplets et de cyniques bêtises; ce sera vraiment un spectacle curieux et unique. Au reste, pour savoir d'une manière précise ce qu'il doit être, il faut interroger le prospectus, sauf à juger ultérieurement si toutes les promesses qu'il nous fait seront remplies.

Voici ce qu'il nous annonce :

Un vaste bassin occupe toute l'étendue de la scène nautique. L'eau, limpide et pure parce qu'elle est fréquemment renouvelée, est maintenue au niveau nécessaire pour que de toutes les parties de la salle on puisse en voir la surface. Le bassin est disposé de manière à figurer aux regards du spectateur une superficie immense sur laquelle sont répandus, à l'aide de divers procédés, les objets qui entrent dans la composition du décor. Ils sont isolés, suivant le besoin de la représentation, laissant un jeu naturel à l'eau et à la lumière, et multipliant les aspects de la scène par la variété de leurs combinaisons. L'étendue réelle du bassin permet d'y mettre en mouvement des barques d'une grande dimension. Ces bâtimens, grossis par la double illusion de l'optique et de la peinture, offrent l'image la plus complète et la plus vraie de vaisseaux voguant en pleine mer.

La présence, l'emploi de l'eau en réalité, tel est donc le trait le plus saillant du caractère d'innovation et de spécialité qui distingue le Théâtre Nautique.

Il se recommande encore par un perfectionnement que le goût du public a vainement réclamé jusqu'ici. Dans nos théâtres, la rampe, qui donne le jour dominant, projette sa lumière de bas en haut; elle éclaire les objets en dessous; c'est un contre-sens manifeste; c'est en outre un grave défaut, parce que ce mode d'éclairage déplace les ombres et même les supprime totalement sur quelques points. Il en résulte pour le décor un aspect faux et souvent contraire à l'effet que le peintre s'était proposé. Sur la scène nautique, les feux sont calculés et répartis de manière que le jour dominant descend du cintre et se répand de haut en bas. Ce changement essentiel dans la direction de la lumière est d'un grand secours pour l'illusion. L'effet en est d'autant plus frappant qu'il contraste avec le jour de convention que l'habitude seule nous fait supporter dans nos théâtres.

Aidé de cet auxiliaire puissant, le Théâtre Nautique rend avec une vérité presque magique tous les grands effets d'eau combinés avec les plus beaux accidens de lumière.

Mais il ne se borne pas à charmer les yeux. Il n'offre pas

seulement des vues de mer et autres du même genre. Ces brillans tableaux servent de cadre à toutes les actions dramatiques d'une pantomime perfectionnée. Du reste, le Théâtre Nautique n'est pas même obligé d'avoir constamment de l'eau dans son décor; souvent son bassin disparaît entièrement, et des ballets d'action succèdent à des pantomimes nautiques.

A ces avantages, on doit ajouter qu'il fournit aux auteurs le moyen de tenter mille essais dramatiques qui ne peuvent convenir qu'à lui seul. Tout sujet qui exige, pour localité nécessaire, un lac, un fleuve, ou une partie de mer, a passé jusqu'ici pour impossible à traiter, en ce que l'art du peintre et du machiniste manquait de l'illusion suffisante pour faire supporter pendant tout un acte l'aspect d'une étendue d'eau sans vérité d'imitation.

Le Théâtre Nautique est donc une spécialité unique, un progrès dans la décoration de la scène, un moyen d'extension pour l'art dramatique. Il réunit à l'intérêt et à la pompe du spectacle l'attrait irrésistible de la nouveauté.

UN PROFESSEUR.

Beau mérite, vraiment, d'enseigner ce qu'on sait! le vrai talent, c'est d'enseigner ce qu'on ne sait pas. Est-il rien de plus méritoire que d'apprendre aux autres à parler, quand on est bègue soi-même? Que diriez-vous d'un paralytique qui serait maître de danse? d'un sourd qui montrerait la musique? d'un muet qui professerait l'art de lire à haute voix? Un tel prodige vous surprendrait, non sans cause.

Qu'a-t-il pourtant de plus curieux que la merveilleuse habileté de certain professeur de déclamation? celui-ci, comédien lui-même, forme des sujets pour le théâtre; il leur apprend à réciter comme il faut les vers qu'il estropie chaque soir pour son propre compte. Il leur expose les finesses du débit et leur en détaille les nuances; et lui-même n'a qu'un ton, un seul pour tous ses rôles.

Il façonne l'oreille de ses élèves au rythme poétique; mais il n'a pas l'air de savoir ce que c'est qu'un vers.

Il leur enseigne un jour la musique du langage et les lois de la versification; le lendemain, pour prêcher d'exemple, il joue Philinte dans *le Misanthrope*, et dit gravement, sans s'émouvoir :

Je le tiens galant *homme* de toutes les manières.

Et pensant avoir récité un vers, il recommence quinze jours après, toujours avec le même sang-froid :

Je le tiens galant *homme* de toutes les manières.

Puis il se sourit à lui-même d'un air d'innocence et de satisfaction qui dénote la pureté de son âme, mais non pas la justesse de son oreille. Il n'en est pas moins *professeur de déclamation* et depuis long-temps sociétaire du Théâtre-Français.

Du reste, M. Saint-Aulaire enseigne une foule de choses; il montre à bien dire les vers, à mettre de l'âme dans un

rôle, à ne point parler du nez, etc., etc. Ne trouvez-vous pas que Saint-Aulaire, maître de déclamation, ne ressemble pas mal au paralytique maître de danse?

A M. le Rédacteur de l'Anti-Romantique.

Monsieur,

Votre journal du 22 m'attribue les paroles d'un opéra-comique, intitulé : *Le Revenant*, dont la partition est de M. Gomis. Je suis entièrement étranger à cet ouvrage. Votre erreur vient sans doute de la haute estime que je professe pour le caractère honorable de ce compositeur et pour son génie original.

Agréez, monsieur, l'expression de ma considération distinguée.

CAVÉ.

VARIÉTÉS.

L'Opéra-Comique songeait depuis quelque temps à rappeler Chollet et mademoiselle Prévost; il avait su comprendre que ces deux artistes pouvaient être d'une grande utilité, malgré l'épaississement de taille survenu à mademoiselle Prévost, malgré l'espèce de petit nasillement dont Chollet paraît affligé, depuis que l'abus du tabac a détérioré sa voix. Des propositions ont été faites à Chollet et à mademoiselle Prévost, qui, loin d'en être satisfaits, n'ont pas demandé moins de 25,000 francs pour chacun; de pareilles prétentions ne pouvaient être accueillies. La demande faite par Chollet et mademoiselle Prévost est un curieux exemple des excès où se porte quelquefois l'amour-propre des artistes, quand ils s'exagèrent à eux-mêmes leur mérite et se font illusion sur leur talent.

— La réception de M. Charles Nodier à l'Académie française offrait un vif intérêt aux amateurs de littérature. M. Nodier a répondu dans cette circonstance à tout ce qu'on espérait de lui. Un discours affectueux et spirituel, exempt de toute raideur académique, et toujours élégant, a montré de quelle manière M. Nodier sait écrire, quand il veut être simple et naturel. Tout en se déclarant partisan des innovations littéraires, M. Nodier a posé aux innovations une borne toute classique : le bon sens; c'est là précisément ce que nous demandons à la littérature et aux arts : un peu de bon sens pour tempérer l'imagination. Du reste, M. Nodier s'est élevé avec chaleur contre la littérature immorale et cynique qui nous infecte depuis six ans, et dont le mépris public commence à faire justice. Plusieurs traits du discours de M. Nodier, soit à dessein, soit sans intention de sa part, nous ont paru aller à l'adresse de M. Hugo. Le discours de M. Nodier est un joli morceau de littérature, moitié classique, moitié romantique en théorie, mais tout-à-fait classique par le fait; c'est-à-dire qu'il est clair, élégant, écrit

en fort bon français, et complètement exempt des obscurités germaniques qui se rencontrent quelquefois dans les œuvres de M. Nodier.

— *Le Temps* dit qu'autrefois les noms de *Corneille*, de *Racine* et de *Molière* étaient une religion productive d'écus. Que cela est joli ! des noms qui sont une religion productive d'écus ! Le même journal, en parlant de quelques fioritures ajoutées par mademoiselle Grisi à la musique de *Don Juan*, prétend qu'il doit être permis de couper quelques boucles de la perruque de *Mozart* pour rajeunir les passages qui sont devenus perruque. Ce style de coiffeur ne laisse pas de faire un bon effet dans un article de musique.

— Le Théâtre-Italien vient de reprendre *Don Juan*. Malgré la mesquinerie des accessoires et de ce qu'on appelle *mise en scène*, la musique de *Mozart* n'a pas été moins goûtée cette année que les années précédentes. L'exécution, parfois un peu molle et décolorée, a été souvent excellente. Rubini a fait merveille comme toujours ; mademoiselle Grisi a peut-être été cette fois moins bonne que belle, ce qui n'empêche pas qu'elle n'ait fort bien rendu quelques parties de son rôle ; mais elle s'est égarée deux ou trois fois dans un dédale de fioritures mal placées. Mademoiselle Ungher a joué et chanté le rôle de *Zerline* avec infiniment de goût et de grâce : elle en a rendu toutes les nuances avec un art admirable ; madame Fodor le jouait moins bien et ne le chantait pas mieux.

— *Le Lorgnon*, vaudeville de M. Scribe, a réussi au théâtre du Gymnase. Il y a de jolies scènes et de piquants détails.

— Le *Geôlier philosophe* : « *Vois-tu, Gilbert, des clefs qui sonnent sans cesse à la ceinture, cela parle, cela vous entretient de toutes sortes de pensées philosophiques..... Les indifférens, ceux qui n'étaient ni pour ni contre, on les brûlait ou on les pendait indifféremment ; s'en tirait qui pouvait. Oui, la corde ; non, le fagot ; ni oui, ni non ; le fagot et la corde. Moi, qui vous parle, j'ai senti le roussi bien souvent, et je ne suis pas sûr de n'avoir pas été deux ou trois fois dépendu..... Vois-tu, Gilbert, quand on a des cheveux gris, il ne faut pas revoir les opinions pour qui l'on faisait la guerre, et les femmes à qui l'on faisait l'amour à vingt ans. Femmes et opinions vous paraissent bien laides, bien vieilles, bien chétives, bien édentées, bien ridées, bien sottes. C'est mon histoire.... Maintenant je suis guichetier.... C'est moi qui ramasse les morceaux de tous les ministres et de tous les favoris qui se cassent chez la reine.... La reine va se donner peut-être un favori tout neuf ; moi, je vais donner une poupée à mon enfant (il tire la poupée de dessous son manteau), toute neuve aussi. Nous verrons lequel des deux aura le plus vite brisé son joujou. (Marie Tudor.)*

— « Maudit escalier à essouffler les anges de l'échelle de Jacob ! A quoi pensais-je de m'aller fourrer dans cette ville de pierre qui perce le ciel ? » (Victor Hugo.)

— Quand on se fait marchand de scandale et d'obscénités comme M. Ancelot, quand on abjure tout amour-propre littéraire pour spéculer sur tout ce qu'il y a de vil et d'ignoble ; quand on tourne et retourne la débauche sous toutes les formes pour l'exploiter ; quand on fausse l'histoire d'une manière aussi misérable ; quand on ose remuer des cendres encore chaudes pour livrer toute une famille au déshonneur ; quand enfin on remplace la littérature par une sale et mercantile industrie, on a mauvaise grâce à se plaindre de la critique. M. Ancelot dédaigne, à ce qu'il dit, de répondre aux journalistes. Il est certain qu'un grand homme de sa force ne doit point se compromettre avec des folliculaires. Jugez de son embarras, s'il lui fallait répondre *en français* à des journalistes !

— Dans un excellent morceau littéraire, publié naguère par un critique ingénieux et savant (M. Chasles), nous avons remarqué un passage qui trouve naturellement sa place dans notre feuille : « L'art des modernes s'est associé plus intimement que l'art antique aux douleurs de l'humanité ; la liberté chrétienne, poursuivant sa marche, a fini par effacer non-seulement les traces de l'esclavage et du fatalisme antique, mais aussi le culte exclusif que les littératures païennes vouaient à la beauté des formes. Mais s'en suit-il nécessairement que l'idéal pour les modernes, ce soit le laid ; que la vraie source de nos plaisirs intellectuels jaillisse de l'horrible ; que tout objet soit intéressant, pourvu qu'il soit individuel ; que toute difformité ait droit de bourgeoisie dans le drame, la poésie et le roman ; qu'il faille remplacer l'harmonie par la dissonnance, l'ordre par le chaos, briser la versification, détruire la prosodie, pousser la peinture des individualités jusqu'au dégoût, la recherche des monstruosité jusqu'au hideux ? »

— Pour dire qu'un homme est curieux, à quoi, je vous prie, le compareriez-vous ? à quelle bête ressemble un homme curieux ? ressemble-t-il à un singe, à un rhinocéros, à un crocodile, à un vautour ? point du tout. Il ressemble à.... un rossignol. C'est M. de Balzac qui a trouvé cela. « *Il était curieux comme un rossignol.* »

— On disait à l'un des chefs de l'école romantique : « Votre littérature tombe. » « Oui, répondit-il ; mais elle tombe au ciel. » Et comme son interlocuteur avait l'air de ne pas comprendre : *Elle est si haut placée*, ajouta-t-il, *qu'elle doit tomber.* (Historique.) Cette réponse, qu'il prenait peut-être pour un trait de génie, rappelle ces deux vers que Benserade fait dire à Achille amoureux dans une de ses tragédies :

Oui, je me vois si haut en mon amour ardent,
Que je ne puis aller au ciel qu'en descendant.

M. Hugo semble avoir enchéri sur cette idée ridicule lorsqu'il a dit à M. de Châteaubriand :

Toi qu'on voit à chaque disgrâce
Tomber plus haut encor que tu n'étais monté.

Le rédacteur en chef gérant, Félix LEMAISTRE.